

L'Apparence dans les sports de montagne

Boutroy Eric, 1997 (IDEMEC) (Extraits)

En guise de mise en bouche

" Je propose de porter maintenant notre attention sur une variante de *Homo sapiens sapiens* de la fin du XX^{ème} siècle : l'*Homo Montivagus*, homme caractérisé par son environnement, la montagne. Par manque d'attention, les chercheurs ont longtemps cru avoir regroupé là une catégorie homogène. Mais il n'en est rien. Aux vues des dernières observations, il apparaît que ce groupe peut être subdivisé en plusieurs sous-espèces qui rassemblent des populations différant les unes des autres par des détails de coloration, de comportement, de localisation, etc. Le lecteur trouvera donc plus bas la description de ces différents sous-groupes. L'espace disponible se révélant limité, les caractères distinctifs mentionnés sont ceux des individus adultes les plus remarquables. (...) Ces changements peuvent étonner mais il faut se rappeler qu'une classification scientifique n'est jamais absolue. Invention du savant, elle peut varier pour tenir compte des progrès des disciplines. (...)

Himalayiste

Homo Montivagus Himalayus

Hominidé Primate Mammifère

Caractères distinctifs : corpulence trapue. Tête épaisse, parfois recouverte de tissus. La face est recouverte d'une pilosité dense, longue et généralement sombre. La chevelure est elle aussi fournie et hirsute.

Répartitions : Asie. Dans les zones de moyennes et hautes montagnes (jusqu'à plus de 8000 mètres) de l'Himalaya. Il existe une sous-espèce cousine en Europe, nommée *Homo Alpinus*.

Habitat : dans des huttes de tissus légères que les individus emmènent dans leurs déplacements.

Outils : L'aptitude à vivre dans les froids glaciaires doit beaucoup à des vêtements destinés à emmagasiner la chaleur du corps. Les déplacements sont facilités par l'usage d'outils métalliques (lame effilée, chausses à pointes..) et de cordes.



Comportements : Peu sociable, vit en solitaire ou en petits groupes. Il passe l'essentiel de son temps à monter et descendre les glaciers et sommets qui l'entourent par des voies toujours plus difficiles, grâce à une grande habileté et une adaptation physiologique étonnante à la raréfaction de l'oxygène. Est capable de grande transhumance qui peuvent l'amener jusqu'à des territoires plus cléments (Europe, Amérique). Mais il revient toujours dans son habitat naturel, où il finit généralement par mourir. (...)

Surfer

Homo Montivagus Snowboardus

Hominidé Primate Mammifère

Caractères distinctifs : corpulence légère. Tête fine, membres déliés. La face est nue. La pilosité crânienne est soignée, et se caractérise par une très grande diversité, variant aussi bien en taille (absente à longue) qu'en coloration.

Répartitions : Dans les montagnes de moyennes altitudes, généralement dans les Alpes européennes.

Habitats : il vit dans des villages et des villes, où il s'installe avec d'autres congénères, dans de petites habitations.

Outils : l'outillage principal du surfer est une planche (bois, résine), soigneusement décorée, sur laquelle il fixe ses deux pieds. Sen sert de moyen de locomotion sur la neige.



Comportements : sociable, il vit en groupes plus ou moins importants sans hiérarchie bien établie. Très agile et joueur, il passe ses journées à remonter des pentes neigeuses pour les descendre en glissant avec sa planche. Très rapide à la course, il est capable d'effectuer des bonds de grandes amplitudes. Faible activité de mai à octobre. Peut-être se repose-t-il ? Certains auteurs avancent qu'il quitterait la montagne pour poursuivre ses activités dans les cités des plaines. (...) "

La description précédente pourrait être tirée des travaux virtuels d'un imaginaire éthologue s'intéressant aux comportements de cette espèce particulière d'être humain qu'est le sportif de montagne. Mais si ce dernier est un animal, il se particularise dans le règne du vivant par sa dimension culturelle et sa propension à symboliser le monde. Et si la montagne semble un espace naturel, il faut souligner que cette " nature " n'est rien d'un donné, façonnée par l'homme, élaborée et interprétée par sa culture. Voilà pourquoi l'(apprenti-)ethnologue peut avoir une certaine légitimité à porter son attention sur les comportements des sportifs d'altitude.

(...)

HIMALAYISME

" Oui, en nous la nature bouillonne, gronde, respire, vit, meurt et jouit. Oui, en nous il y a la nostalgie du sauvage. Et cela est bon. "

Jean-Michel Asselin

" Il importe, pour l'équilibre émotionnel de l'homme, que subsiste la "Wilderness", des espaces sauvages de la planète où l'on a encore la liberté de s'égarer, de se mesurer à une nature intacte sans que ce soit pour l'abîmer ou l'aménager. "

Pierre BEGHIN

Présentation activité

L'alpinisme (dont l'himalayisme est une déclinaison majeure) est une activité qui peut être définie par un espace de pratique – la haute montagne – et deux principes : atteindre un sommet (en se mesurant à des difficultés) et ne pas chuter (en jouant avec le danger et la mort, sans consommer cette relation). L'invention de l'himalayisme vient du rétrécissement des espaces alpins dans le dernier quart du 19^{me} siècle et de la nécessité d'un ailleurs. La conquête, malgré la multiplication des expéditions exacerbée par une pression nationaliste, va longtemps se heurter à la dureté de la plus haute chaîne du globe. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale (entre 1950 et 1964) que les quatorze sommets de plus de huit mille mètres (les " 8000 ") réussissent à être gravis. A cette époque, le matériel (utilisation de bouteilles d'oxygène, logistique gigantesque) apparaît comme une condition plus importante que l'humain dans la réussite d'une tentative. Mais le coût de ce gigantisme expéditionnaire, le reflux des nationalismes et l'évolution des mentalités vont modifier la pratique pendant le dernier quart de siècle. On revient peu à peu à des entreprises légères et rapides selon des techniques alpines (voie directe, recherche de la complication, progression rocheuse..).

Ainsi, dans les années 70, Reinhold Messner (qui sera le premier à réussir l'ascension des quatorze sommets) va proposer une conception nouvelle de l'himalayisme : " l'individualisation des ressources " [M.Raspaud, 1996, p.98]. Il s'agit d'une montée sans oxygène, en tout petit groupe ou en solitaire, basée sur un entraînement méthodique et extrêmement poussé. La médiatisation devient alors un élément déterminant, l'Himalaya consacrant ses héros de l'extrême mais fournissant aussi son lot d'accidents et de drames spectaculaires. Extrémisation de la pratique alpine, horizon lointain et intouchable du commun des usagers de la montagne, l'himalayisme est aujourd'hui encore un réservoir fécond d'images, de symboles et de valeurs.

Description style pileux

Il faut peut-être commencer par fureter au gré des ouvrages et au fil des images. Regardons d'abord un tout petit peu dans le miroir du passé, en contemplant cette vieille photographie de deux guides de la fin du 19^{me} siècle, posant en tenue d'ascension. Les expressions sont dures, les regards fixes et déterminés, l'ensemble est austère, caractère accentué par le noir et blanc de l'époque. La chevelure courte est cachée dans un

chapeau à large bord (utilisé même en montagne). La ligne de sourcils broussailleux est accentuée par un froncement. Les deux individus sont barbus, le plus jeune a une courte toison, alors que son aîné arbore un large collier blanc, volumineux et foisonnant, lui conférant un aspect vénérable. Franchissant un siècle de conquête, notre regard s'arrête ensuite sur le cliché de deux alpinistes au sommet du Jannu (7710 mètres), lors de la première française. La description est rapide : on ne distingue absolument aucun élément pileux (ni même corporel) sur nos deux personnages. Ils sont harnachés de fond en comble, engoncés sous plusieurs épaisseurs de vêtements dont les couleurs vives contrastent sur le blanc bleuté de la neige, supportant la lourde charge de bouteilles d'oxygène et de leurs sac à dos. Jusqu'aux visages qui ont complètement disparu, camouflé derrière une capuche serrée, un masque facial à oxygène et une large paire de lunettes. Cette absence de tout élément de reconnaissance produit une impression étrange, comme si nous étions face à des cosmonautes perdus sur Terre, comme si ces êtres n'étaient plus vraiment humains. Mais qu'en est-il lorsque le matériel n'efface pas complètement l'humain ? Notre attention se porte alors à une autre image où l'on voit deux himalayistes, sans oxygène, au sommet du Kangchenjunga. Ici encore, peu de détails : les visages, enfoncés dans une capuche rouge, ne sont qu'une tâche ténébreuse de laquelle ressortent les deux éclats iridescents des verres de protections reflétant la neige, et le contour d'une bouche que l'on repère à la croûte de neige et de glace figée dans les poils qui l'encadrent. Sur une autre photo, on voit un autre alpiniste à l'ouvrage dans une goulotte glaciaire verticale, fragile ligne blanche au milieu d'une immense barre rocheuse. L'homme est casqué mais on distingue quand même quelques boucles désordonnées. Il sourit, plissant de son expression une barbe naissante. Gros plan sur le visage de Catherine Destivelle lors d'une ascension du Sisha Pagma. Il fait nuit, quelques cristaux de neige tournoyants sont figés dans leur inexorable chute. La tête de l'alpiniste est encadrée d'attributs protecteurs : capuche en partie relevée, bonnet tibétain, bandeau. N'émergent de ces atours qu'un visage marqué par la fatigue. Différents éléments marquent cette douleur inscrite dans le corps de la sportive : regard voilé et interrogatif (le bandeau tombe à moitié sur l'œil droit), peau rougie par le froid, lèvres violacées. Seul composant pileux (les sourcils sont sous le bandeau), deux touffes de cheveux noirs dépassant du bonnet, blanchis par la neige, semblables aux branches d'un arbre recouvert par le givre. Tournant les pages de cet album himalayiste, l'observateur se rend peu à peu compte que les portraits montrent des visages portant des traits communs. Pour préciser notre propos, il nous faut alors dessiner une sorte de modèle de ces apparences himalayenne.

En premier lieu, nous sommes dans un espace sexué. En effet, les femmes, à de rares exceptions près, n'apparaissent pas dans l'iconographie des hautes altitudes. Ces territoires sont encore aujourd'hui **masculin**, renvoyant ainsi à certaines valeurs viriles et à un marquage pileux de genre.

En second lieu, les apparences se caractérisent par une hyper-pilosité. Ces hommes sont marqués par un développement remarquable des poils faciaux et des cheveux. Se déclinant entre joues grisées (en début d'expédition) et barbes fournies (en fin d'ascension), la pilosité faciale est **incontrôlée**, laissée à son développement naturel. Cet **hirsutisme** est souligné par la **négligence** (c'est-à-dire l'absence d'entretien) qu'exprime l'état des poils et cheveux. Ils sont généralement longs, plutôt épais mais sans coupe, laissés à eux-mêmes. L'humidité, la sueur, la saleté et la glace les agglomèrent en mèches désordonnées et les font tendre vers les mêmes tons de couleurs.

En troisième lieu, il faut rappeler l'**uniformisation** de ces apparences. Tout d'abord par un effacement matériel du corps. Les différentes épaisseurs de vêtements (collant, combinaison, sur-pantalon, guêtres rien que pour les jambes) font disparaître la corporéité du sportif. Ces combinaisons ne se différencient qu'à de petits détails – couleurs (vives, dont la palette de nuance est assez limitée), marques de fabricants et sponsors (quand elles sont visibles)... - qui nécessitent un regard averti et ne renseignent pas sur l'individu qu'elles renferment. Ensuite la tête, qui constitue une zone de distinction essentielle en temps normal, échappe pas à cette abolition. Déjà recouverte par des attributs protecteurs (bonnet ou casque, capuche, lunettes glaciaires), ses particularités sont gommées par l'arborescence pileuse. Enfin, lorsqu'elles sont perceptibles, mêmes les expressions semblent communes, accentuant encore cette unification. Entre concentration, épuisement et extase, la palette expressive se révèle limitée.

En quatrième lieu, le marquage pileux, mais aussi la fatigue ou le brunissement et le dessèchement de la peau sous l'action des éléments naturels (soleil, vent, froid) sont autant de traits renvoyant à un âge avancé. Les himalayistes apparaissent donc comme ancrés dans l'univers de **l'adulte**.

En dernier lieu, la pilosité, inscrite dans un territoire caractérisé par son hostilité et sa dureté, renvoie à une imagerie du **sauvage**. De la rudesse à l'animalité, l'apparence joue sur les différents registres de la naturalisation et de l'ensauvagement.

(...)

Significations

Entre donné et construit, culture et nature, humanité et bestialité, la pilosité renvoie à une grande diversité de symboles. Notre objet n'échappe pas à cette problématique. Pour essayer de saisir cette pilosité de l'altitude, il convient de bien comprendre qu'ici, contraintes et choix sont dans une articulation complexe.

Il faut commencer par quelques généralités. Les productions épidermiques apparentes présentent la particularité de constamment repousser. Dans notre société, ce donné est régulièrement construit. La pilosité faciale (rasage, entretien...), la chevelure (coupe, coiffure...) sont culturellement travaillées et fortement domestiquées par des gestes quotidiens. En référence aux travaux de C.Hallpike, le poil discipliné peut donc être considéré comme un marqueur de l'inclusion sociale, relevant du domaine du "in". Or il ressort de nos observations que l'himalayiste se caractérise par une absence de contrôle, un abandon de sa pilosité. Ce détachement s'explique au premier abord simplement. En effet, si la haute-montagne est un territoire inamical, l'Himalaya décuple les difficultés à y

(sur-)vivre. Avec l'altitude et la raréfaction de l'oxygène, les petits gestes du quotidien deviennent des épreuves. La nuit, les sportifs urinent dans des bouteilles pour ne pas avoir à bouger et s'exposer au froid. Ils souffrent pour la plupart de trouble du sommeil car dès qu'ils s'endorment, ils s'étouffent par manque d'oxygène. Le simple fait d'avaler un peu de nourriture devient un calvaire. Dans ces conditions extrêmes (une expédition dure en moyenne trente jours) peut-on imaginer se raser ou se coiffer ? En ces lieux, le sportif ne s'encombre pas de matériel inutile ni de gestes futiles. Toutefois cette pilosité ne s'explique pas qu'en négatif, elle a aussi une fonction. Dans ces territoires hostiles où l'homme se carapace dans des armures en gore-tex, sous des vêtements en fourrure polaire, la pilosité faciale redevient une ressource. Elle retrouve sa fonction originelle de protection naturelle face aux éléments (froid, vent, lumière).

Cependant, il n'y a pas d'innocence de l'apparence. Même si elle est déterminée par le milieu, il reste que l'insertion dans cet environnement, avec toutes ses contraintes, est le résultat d'un choix du sportif. Ce détachement vis-à-vis de la pilosité, relevant du domaine du physiologique, renvoie aussi pleinement à un imaginaire social, à une construction symbolique. Ce trait doit donc être mis en relation avec les significations de la pratique himalayenne. Dans la perspective de Hallpike évoquée plus haut, la pilosité incontrôlée est révélatrice d'une séparation de la société, de l'exclusion. Or l'himalayisme est bien une activité qui se définit dans le refus de la civilisation. Messner écrit ainsi que " pour survivre dans une civilisation de masse, au milieu des déserts de l'administration, j'ai besoin des montagnes comme antidote " [1982, p.29]. Ce débridement pileux, outil de distinction (par rapport à la norme sociale), est la marque concrète de ce refus. Il renverse les valeurs de la normalité (domestication, ordre, propreté, mesure, sécurité...) pour leur en opposer d'autres (détachement, désordre, malpropreté, extrême, risque...). Désocialisé, l'himalayiste est aussi solitaire. En effet, même dans le cas courant de l'expédition, les témoignages soulignent que pendant l'ascension, le grimpeur est fondamentalement seul face à ses difficultés : " celui qui fait une pause ne jette pas un regard sur son compagnon " [Gogna, 1981, p.114].

Quête d'un ailleurs et de l'altérité, l'ascension fait de l'alpiniste lui-même un Autre. Cette transformation a d'abord lieu au sein même du sportif : " au grandes altitudes " explique P.Béghin, " l'organisme humain doit s'adapter. L'homme devient une sorte de mutant. Certains processus vitaux se modifient : le débit et la fréquence respiratoires augmentent ; le sang s'épaissit en fabriquant des globules rouges ; la cellule musculaire apprend à mieux utiliser le peu d'oxygène qui lui parvient " [1991, p.96]. Mais ce qui se passe dans le corps de l'himalayiste se voit aussi à l'extérieur. D'un côté, le poil laissé à l'abandon rappelle la souffrance, la fragilité, le dénuement et la petitesse de l'humain face à ces montagnes fabuleuses auxquelles l'alpiniste fait allégeance. De l'autre, il renvoie au contraire à des qualités "viriles" de force, de dureté et d'endurance qui sont celles du sauvage dont l'hirsutisme est le paradigme. S'établit une correspondance entre les valeurs d'une nature idéalisée et sa propre force (physique et psychologique). Gogna joue ainsi avec cette figure lorsqu'il écrit dans son journal d'expédition : " Au petit déjeuner, Robert, morose, dit en mâchant une biscotte qu'il ne se sent pas bien. L'épaisse barbe blonde de Friedl qui brille à la lumière des bougies et ses yeux bleus sont ceux d'un viking, mais il n'en a pas la résolution " [1981, p.69]. Parfois encore, c'est dans le registre animal que se joue la comparaison.

En se libérant du carcan de la civilisation, empruntant à un registre régressif, le sportif a peut-être alors l'occasion de s'accomplir authentiquement : " nous vivons aujourd'hui dans un monde plus mécanisé et plus technicisé. C'est tout juste s'il subsiste sur notre planète défigurée des espaces libres où nous puissions oublier la civilisation industrielle et éprouver tranquillement nos forces originelles et nos capacités. Nous ressentons tous la nostalgie profonde de ces conditions " [Messner, 1982, p.29]. En se confrontant à la nature, le sportif est contaminé par sa proximité avec le milieu. Rendu à sa primordiale sauvagerie, il s'imprègne du décor : pénétrant dans la montagne, il en intègre à travers sa pilosité les éléments naturels (cf. 2.3.1). Cette quête semble bien relever du domaine du sacré gauche (en référence à la distinction de R.Hertz). Loin du sacré droit (institutionnel, qui s'exprime par une fixité dogmatique, liturgique et disciplinaire), l'himalayiste revendique d'être engagé dans une voie à rebours, entre trouble et révolte. Introduisant une épreuve mystique, l'ascension mène alors à une dissolution du moi, une expérience fusionnelle et extatique. Finalement, par son apparence échevelé et son comportement de renoncement, l'himalayisme semble bien être une déclinaison de la figure de l'érémisme. Dans sa retraite hors du monde civilisé, le sportif devient une sorte d'ermite. Cette référence est obsédante, comme chez Messner [1982] : " j'attends ma chance comme les ermites ont attendu l'illumination dans les grottes environnantes " [p.143], " sans doute l'admiration que j'éprouve pour les ermites vient-elles de ce qu'ils peuvent survivre en méditant dans la solitude. Le plus difficile est de supporter le désert de son oisiveté " [p.164]. Mais cette séparation, ce statut de *dout* est provisoire. " En redescendant au camp, je me demande une fois de plus pourquoi je ne passerais pas le reste de mon existence à la manière des ermites,

dans l'une de ces régions isolées du monde qui m'attirent tant. Mais non, c'est impossible. Je suis aussi dépendant intérieurement de la civilisation occidentale que de mes expéditions " [bid, p.114]. Ces alpinistes de l'extrême sont donc des exilés volontaires et temporaires dont le style pileux affiche l'anormalité. Si l'expédition les transforme, le retour dans la société est cependant nécessaire, ne serait-ce que pour en souligner la médiocrité, arborer sa propre envergure et mieux repartir.

SNOWBOARD

" Le snowboard n'est pas un sport, c'est un merveilleux moyen d'évasion, d'oublier tout ce qui a été appris et d'évoluer selon ses propres motivations, une source de créativité et de liberté pour chacun[qui] ouvre les esprits, fait accepter les différences et les éléments. "

David VINCENT

3.1. Présentation activité

Le surf des neiges, ou snowboard, est né aux U.S.A., en Californie où la première planche fut inventée par un surfeur (aquatique, ou *wake boarder*) bricoleur dans le milieu des années 70. Les premières planches de surf arrivent en France en 1978, mais il faut attendre 1990 pour que le snowboard "explose". Les pratiquants seraient très jeunes (presque 80% des snowboarders ont entre 12 et 24 ans), apportant avec eux des repères spécifiques. Pour F. Oddoux [1998, p.18], " le vocabulaire employé et les références sportives rappellent ce que l'on entend sur les plages ou les trottoirs des villes sillonnées par les skates ". Il apparaît nettement que cette pratique est fille de l'urbanité, métissant les cultures " skate ", " rap ", " techno ", " glisse ". Cette proximité est repérable dans les journaux spécialisés où cohabitent souvent les différentes disciplines. Ainsi, la revue *Ride On* est sous-titrée " surfsnow skate sonic mégazine ". A l'intérieur, on retrouve des articles et des publicités aussi bien sur le surf (aquatique), le skate que le snowboard. Cet aspect est d'ailleurs souligné par des skaters cités par C. Calogirou et M. Touché [1995] : " skate, snowboard, surf, c'est à chaque fois un outil légèrement différent, comme si on jouait au sabre ou au fleuret. C'est le même esprit d'une chose, mais avec des objets différents, et surtout des matières à apprendre : la neige, l'eau, le sable, la rue " (p.43).

Cette pratique se décline en différents styles aux appellations rappelant leur origine :

- le *freestyle*, qui consiste à utiliser des bosses et des tremplins très travaillés pour enchaîner des *sumps* ou des *tricks* (sauts aux noms ésotériques s'égrenant en figures codées avec lesquels le *styler* joue : *backside, switch method air...*) ;
- le surf alpin, qui privilégie la descente et la vitesse, servant de support aux compétitions officielles (qui " n'est pas le centre de gravité du snowboard " [ibid., p.116]) ;
- le *freeride*, qui incarnerait l'essence de la discipline par la pratique d'une glisse sauvage hors des pistes balisées. Les *riders* peuvent même se laisser tenter par le *backcountry*, rando-surf en dehors des stations où le pratiquant monte en raquette pour ensuite redescendre sur sa planche dans des terrains de jeu vierges.

Le snowboard semble ainsi éloigné de la compétition, de la règle et de la hiérarchie, orienté plutôt vers le jeu, la recherche de sensations et la spontanéité.

Description style pileux

Comme précédemment, cheminons parmi les photographies de snowboard. Pour commencer, on contemple le portrait en gros plan d'un surfer en train de grimacer en une expression provocatrice, tirant à l'objectif une langue évoquant le dessin des Rolling Stones. Sa chevelure blond vénitien (peut-être une coloration) est coiffée en une brosse travaillée, rendue brillante sous le soleil par l'effet du gel. Il porte une paire de lunettes noires argentées plaquées sur le visage qui laissent dépasser sous les branches de courtes pattes dorées. Une petite barbiche bien taillée sous le menton contraste avec le reste d'une face totalement glabre. On tourne la page et découvre un snowboarder en train de glisser sur une pente peu raide, le corps penché par la vitesse d'un virage en appui coupé, en train de caresser le flanc de la neige. Il sourit au photographe, sa chevelure brune mi-longue est plaquée en arrière par le vent. Une paire de lunettes designées et un petit bouc noir contribuent à son look travaillé. Sur un autre cliché, on trouve un snowboarder face à une pente. L'un indique une direction et pourrait être en train de commenter la future descente ou les sauts qui les attendent. Une seule chevelure blonde est visible (et encore, elle est en partie retenue par l'élastique du masque et un bandeau). Les autres sont camouflés dans un bonnet. De dos, à l'exception des couleurs des vêtements (et les motifs de la planche, quand ils ne sont pas recouverts de neige), rien ne peut distinguer les différents pratiquants, engoncés dans des vêtements très larges. Plus loin encore, un technicien de magasin fait une démonstration illustrée de l'entretien d'une planche. Il est plus âgé que la moyenne (30-35 ans), coiffé en un pétard rendu capricieux par la trop grande longueur des cheveux. A la vue des agglomérats de mèches, on devine une forte utilisation de gel. La chevelure est teinte en blond vif (les sourcils sont noirs), la repousse laisse largement

deviner (surtout sur les courts côtés) les racines brunes. Le visage est rasé de frais. Cette variété des apparences dans le snowboard ne doit pas empêcher d'en proposer une modélisation par une esquisse de ses tendances. Nous faisons remarquer pour débiter que les photos sont toujours prises sous un ciel bleu et un soleil radieux.

L'activité se détermine avant tout par la **visibilité**. Effectivement, on peut remarquer un souci prononcé du look (ensemble des éléments corporels et matériels offerts au regard de l'autre), à travers toutes ses composantes. C'est d'abord la planche de surf qui est support de décorations (d'inspiration ethnique, techno...), de dessins colorés et voyants. Ce sont ensuite les vêtements qui sont l'objet d'une considération poussée, comme en témoignent la prédilection pour les marques connues, les couleurs vives et variées... Jusqu'au choix des parures (lunettes designées, casquettes emblématiques, bonnets décorés, chapeaux aux formes insolites...) qui reflètent cette recherche ostentatoire. Il faut également signaler un grand nombre de publicités sur ces produits dans les médias. C'est enfin le corps (bronzé) lui-même qui est l'objet d'une mise en valeur : piercing, tatouages sont loin d'être rares.

Sur cet aspect, la pilosité mérite une attention particulière. Au premier abord, le style pileux se caractérise par une remarquable **diversité**. En effet, la chevelure des snowboarders, lorsqu'elle est visible, semble décliner toute la palette des variations possibles, jouant sur toutes ses caractéristiques : la taille (du crâne rasé aux cheveux longs), la coupe (courte brosse américaine, "pétard", iroquoise, queue de cheval, rasta.), la couleur (naturelle ou artificielle, avec dans ce cas une prédilection pour le blond qui empêche des écarts chromatiques vers le rouge, le bleu...), la forme (plate, frisée, mise en plis...), etc. Mais si l'on y regarde de plus près, cette apparente hétérogénéité révèle deux traits communs à tous les surfeurs. D'abord on peut remarquer une inclination au **jeu** avec les normes pileuses, entre décalage et provocation. Ensuite on constate une tendance nette à la **domestication** des cheveux. Car leur état marque un modelage régulier (brossage, coiffure, usage de gel...) et un **entretien** suivi (rasage, coupe, (dé-)coloration...). Même lorsque le surfer se laisse aller vers un certain naturalisme pileux (fouillis à la bohème), la chevelure est **propre** et la longueur mesurée.

Liée à ce trait, on peut remarquer une deuxième caractéristique pileuse : les surfeurs sont généralement **glabres**. Les joues sont presque toujours imberbes. Lorsque le snowboarder arbore une pilosité faciale, celle-ci est bien soignée, soulignant en contraste la netteté du visage : pattes bien dessinées le long des oreilles, petit bouc taillé... Dans les rares cas où l'on devine un commencement de barbe, il s'agit exclusivement d'une légère grisaille de quelques jours. On ne peut donc que constater l'importance du **contrôle** de la pilosité faciale.

Mais ces caractères n'empêchent pas une **unification** des surfeurs. Ainsi les vêtements, s'ils sont voyants, sont aussi "éclipsants". L'usage est de porter de manière décontractée des habits aux coupes amples (souvent dans de grandes tailles) ; uniformisant, derrière la polychromie des parures, les particularités des sportifs : stature, carrure, sexe... On peut ici distinguer deux temps différents. D'un côté pendant la pratique, lorsqu'ils sont armés de leur planche, les surfeurs accentuent encore cette uniformisation. Comme des chevaliers des pistes mettant leurs casques avant la joute, les sportifs complètent leurs armures en tissus synthétiques en recouvrant leur tête d'un bonnet (ou plus rarement d'une casquette) et en effaçant regard et sourcils derrière lunettes ou masque. D'un autre côté, c'est lorsqu'ils ne sont pas en train de faire des figures sur des bosses ou de *riders* un champ de neige qu'ils découvrent leurs visages (et leur chevelure) et souffrent individuellement au regard d'autrui.

Découlent de cela deux particularités. Premièrement, malgré le fait que le snowboard soit une activité plutôt masculine, on constate un relatif effacement du genre chez les sportifs. Cette sorte d'**androgynie** se fonde sur l'éclipse de la corporéité, sur une éventuelle inversion des codes (garçon aux cheveux longs) et sur l'absence de pilosité faciale. Deuxièmement, les surfeurs apparaissent enracinés dans le monde de la **jeunesse**. Ainsi, il ressort de tout cela que l'apparence pileuse dans le surf renvoie pleinement au champ du **civilisé**.

Significations

Dans les tensions de la symbolique pileuse, le surfeur se situe de manière indéniable du côté de la culture. Il apparaît en effet clairement que le poil est chez le lui éminemment discipliné. Non seulement la pilosité faciale et la chevelure sont domestiqués par des gestes quotidiens, mais encore cette attention est extrêmement poussée. Cet aspect peut prendre son sens replacé au sein des valeurs véhiculées par cette activité.

Ce façonnement pileux est d'abord possible parce que la montagne du snowboarder se situe à l'opposé de celle de l'himalayiste. Premièrement, elle n'est qu'un terrain de jeu intermittent : inscrit dans une temporalité courte (généralement la journée), le surf n'a rien d'un exil. Le sportif ne quitte pas la société, au mieux fait-il une embaillée. Deuxièmement, la montagne apparaît comme un espace humanisé et modelé. La pratique se déroule de façon générale dans une station de ski, voire dans un snow-park. De plus le snowboard étant un sport de descente, l'ascension est assurée par des remontées mécaniques (voire par des remontées hélicoptérées). Si les surfeurs cherchent idéalement la pente vierge où laisser leur trace fugitive, cette quête en dehors des pistes

et des sentiers balisés n'est là aussi que l'expérience d'un écart. Même dans la rando-surf, la montée est considérée comme une gageure. Ici, pas question de souffrir, l'activité joue sur le registre hédoniste d'une jouissance immédiate et sans limite. Dernièrement, la montagne ne semble être qu'un support, une modalité de la pratique. Evidemment, elle est un espace privilégié de descente. Territoire amical et lumineux, source infinie de plaisir visuelle et kinesthésique, tout en elle appelle la glisse. Mais les snowboarder revendique sa proximité avec le *wakeboard* et le skate-board (voir 3.1.), jouant aussi au gré des occasions et des saisons avec d'autres outils et d'autres espaces (urbain ou aquatique).

Ainsi, il n'est nulle part question de sauvage, le snowboard n'est pas une activité qui se définit dans un rejet de la civilisation. A un premier niveau, la discipline pileuse des surfeurs est donc bien un marqueur de l'inclusion sociale. Mais il faut approfondir l'analyse. Car si les snowboarders s'ancrent dans le domaine du " *in* ", ils jouent néanmoins avec les codes pileux, mettant en évidence le caractère malléable du poil. L'hétérogénéité exemplaire des chevelures montre une volonté d'échapper aux assignations en prenant ses aises avec les catégories (sociale, genre, âge...). En effet, les surfeurs empruntent et s'amuse (dans le sens où l'adoption d'une apparence n'implique pas d'en assumer les significations) avec les tendances capillaires contemporaines : ethnicisation (dread-locks, iroquoise), héritage hippie (chevelure longue masculine), inversion du symbolisme des couleurs (passage des hommes au blond, à l'opposé du *latin lover*), crâne rasé (détournement de la calvitie) ou coloration extraordinaire. Ce façonnement apparentiel reflète le brouillage actuel des codes dans notre société et signe l'adoption de choix très individualisés. Il marque aussi la recherche d'une étrangeté à soi-même par l'oubli des caractéristiques de la carte d'identité. Peut-être est-il possible de proposer une analogie entre la quête inventive caractéristique du surf (dépassement des limites, découverte de nouveaux lieux ou *spot*, création de nouvelles figures...) et ce déguisement de soi.

Cette transgression exprime l'anticonformisme revendiqué de la pratique. "L'esprit" ? snowboard ? est explicitement provocateur, exubérant et excessif : l'apparence pileuse traduit cette lutte contre l'indifférence et cette (relative) contestation. Jusque dans sa physionomie, le surfeur n'est pas un exclus, mais un personnage décalé proclamant sa visibilité.

Nous venons de voir que l'apparence était un outil de distinction vis-à-vis des autres. Mais elle est aussi un moyen de reconnaissance interne traduisant l'unité du groupe. En effet, il s'agit d'une activité fondamentalement communautaire. Nous ne parlons pas de "tribu", selon le cliché en vogue, mais d'une agrégation d'individus ayant des intérêts communs et basé sur le choix et non l'assignation. Ce ralliement est fondé sur le plaisir et le désir d'être ensemble, sans autre but que le partage de sensations et d'une jouissance qui apparaissent comme une manière de s'approprier le monde. Car même dans les défis (sauter le plus haut, réussir un *jump* encore plus dur, faire la plus belle trace...), il y a une connivence des pratiquants, et non une domination mutuelle. L'ostentation d'un style singulier, la jeunesse arborée sont autant d'indices de l'appartenance à la "famille" du surf. Et le souci de l'apparence, la conformité de vêtue, mais aussi pendant la pratique l'effacement des visages sous les accessoires, peuvent alors être appréhendés comme les marques d'un désir de communion, la signature d'une sorte de narcissisme de groupe.